

BEY, MAÏSSA (2006)

Bleu blanc vert

La Tour d'Aigues
Éditions de l'Aube
284 pp.

CRISTINA BOIDARD BOISSON

Ce volume constitue le septième de la production romanesque de Maïssa Bey qui a été couronnée du Grand prix de la Nouvelle de la Société des gens de lettres pour *Nouvelles d'Algérie* (1998), du prix Marguerite Audoux pour *Celle fille-là* (2001) et du prix Cybèle 2005 pour *Surtout ne te retourne pas* (2005). Point n'est besoin de mentionner la totalité de sa production pour rappeler qu'elle s'est confirmée dans son rôle d'écrivain, étant capable de communiquer aussi bien l'aphasie et l'éclatement du "corps indicible"¹ résultant du viol que de mettre en mots la souffrance infinie due à l'absence du père dans un livre d'une sobriété magistrale qui s'intitule *Entendez-vous dans les montagnes...* (2002). Nous retrouvons certains thèmes chers à Maïssa Bey comme l'absence du père et la situation de la femme au Maghreb dans le volume que je voudrais présenter aujourd'hui.

En delà du titre qui attire puissamment l'attention par sa connotation de déviance des couleurs du drapeau français (et sur lequel nous reviendrons plus tard), le roman présente, à notre avis, une grande originalité de facture : il comporte trois parties (1962-1972, 1972-1982 et 1982-1992) qui situent la narration entre l'Indépendance, les débuts du nouvel État et les années fatidiques de la violence qui suit la victoire du FIS d'abord aux élections municipales puis, de façon écrasante, aux élections législatives en 1991. Ali, le héros, analyse la situation politique :

Je ne sais plus le nom du responsable politique qui avait un jour prononcé dans un discours historique cette phrase depuis inscrite dans les Annales du pays : "Nous étions au bord d'un gouffre mais, grâce à Dieu, nous avons fait un pas en avant."

Je me souviens combien, à cette époque-là, nous nous étions tous gaussés de cette maladresse. Ce pas en avant, nous venons réellement de le faire. Les résultats du vote pour les élections législatives sont sans appel. Les islamistes ont obtenu 188 sièges sur 228. (280)

1 C'est le titre d'une des nouvelles de *Nouvelles d'Algérie* (Maïssa, 1998 : 97-110)

Ces trois parties sont exclusivement constituées de chapitres en alternance intitulés respectivement “Elle” et “Lui”. Le jeune garçon et la fillette, lui et elle, écrivent à la première personne et narrent leur vie quotidienne dans un immeuble populaire de la ville d’Alger. Les deux enfants narrent comment ils vivent la fin de l’époque coloniale : la fillette, Lilas, fouine dans les appartements abandonnés et regrette une voisine française qui était aimable ; le jeune garçon dont nous apprendrons assez tard (93) le prénom, Ali, vit cette expérience à l’école où l’on interdit aux élèves de souligner au stylo rouge : il faut utiliser le vert car “Il [le professeur] nous a dit que, si on écrivait avec un stylo bleu sur une feuille blanche et qu’on soulignait en rouge, ça ferait bleu blanc rouge. Les couleurs de la France. Celles du drapeau français” (13). France tellement honnie qu’on soigne même les plus petits détails.

Les enfants racontent leur vie dans un style qui évolue selon le passage des années, nombreux sont les aspects de journal intime, et le lecteur suit l’évolution des enfants qui grandissent dans des familles qui sont affectées de manière différente par la nouvelle situation nationale. La famille de Lilas est très vite frappée par la perte du père, martyr de la Révolution, “mort les armes à la main (112), ce qui n’empêche pas la pénurie qu’affronte la mère très courageusement pour que ses enfants fassent des études” : “Ceux [les bijoux] qu’elle avait, elle les a vendus l’année dernière pour nous acheter des fournitures scolaires” (59). L’autre famille, celle d’Ali est détruite par le bien-être dont profitent certains opportunistes, comme le père qui finit par abandonner sa femme et ses deux fils qui ne sont pas à la hauteur de ses nouvelles fonctions et fortune. Le fils aîné fera carrière dans l’armée et Ali, le héros, fera droit.

Les deux familles sont donc représentatives de la situation sociale : il est possible de faire des études même si l’on est pauvre et l’ascension politico sociale dans le régime est à la portée de ceux qui n’ont pas de principes moraux bien arrêtés.

La vie dans l’immeuble en général donne aussi un échantillon de la situation de la femme pendant ces trente ans, situation qui, comme chacun sait, est difficile et dévalorisante depuis longtemps mais qui, de plus est, se transforme en véritable calvaire lors de la montée de l’islamisme, comme le constate Lilas à son cabinet de psychologue :

2 Le fils aîné deviendra médecin et Lilas psychologue.

Un calvaire subi en silence et causé par son fils unique, un garçon de dix-huit ans jusque-là sans histoire et qui, du jour au lendemain, s'était mis à régenter la maisonnée et à terroriser ses sœurs. Parce qu'il avait décidé d'imposer un nouveau mode de vie à sa famille. Plus de mobilier, plus de bibelots, plus de télévision, plus de musique, plus de fenêtres ouvertes, plus rien qui puisse faire offense à son rêve de revenir aux temps anciens, au temps des débuts de l'islam [...] C'est cette mère qui m'a avoué, entre deux sanglots, qu'elle ne souhaitait qu'une seule chose, que son fils disparaisse à jamais. (260-261)

L'impact de la propagande du FIS sur les adolescents est terrible car leurs "livres de chevet [...] ont pour titre *L'Art de la mort*, ou *L'Industrie de la mort*. L'auteur n'est autre que le fondateur des Frères musulmans, Hassen el Benna". Ce récit de la vie quotidienne des deux héros montre les dégâts au niveau de l'éducation enfantine : leur petite fille Alya pose des "questions angoissées suscitées par les histoires terrifiantes d'interdits, de châtements terribles et d'enfer, rapportées par une toute petite fille qui a du mal à s'endormir parce que ses nuits sont hantées de cauchemars (261-262).

En ce qui concerne Ali et Lilas, leur évolution les rapproche et ils sont même représentatifs de l'espoir que les Algériens abritent en ce qui concerne leur futur. Lilas narre comment la population ingénue donne de l'argent, des bijoux à l'appel du président pour "créer une caisse de solidarité" car "depuis que les Français sont partis, on n'a plus d'argent dans les banques. Ils ont tout pris" (60). Les deux enfants puis adolescents pensent que le progrès est arrivé, que la modernité leur permettra de vivre librement. Ali et Lilas s'aiment dès l'adolescence et braveront les interdits et la tradition pour connaître l'amour physique avant le mariage grâce aux pilules que peut se procurer Lilas. Ils refusent même de se plier au rite du drap ensanglanté le jour de leurs noces officielles. Mais la réalité algérienne va les rattraper et provoquer une période de mésentente. Ali est de plus en plus absorbé par son travail d'avocat, travail qui était source de bonheur et d'illusions et qui part en charpie. La naissance d'Alya ne ressoude pas le couple. La difficulté pour faire construire une maison met en évidence toutes les corruptions, favoritismes qui existent dans cette société viciée.

Ce n'est qu'au prix du renoncement à ses illusions de jeunesse que Lilas arrivera à se rapprocher de nouveau de son mari, à comprendre "que, dans la pesanteur des jours, dans l'écoulement d'une vie, les

attentes ne peuvent jamais être comblées. Et qu'il faut savoir, sans amertume, sans rancune, se délester de l'insoutenable légèreté des rêves" (233). L'acquisition d'une maison avec jardin favorisera aussi la note d'espoir mitigé sur laquelle se termine le roman.

Le roman présente donc une fresque des illusions/désillusions d'un peuple entre 1962 et 1992, à travers le cheminement lent et difficile de Lilas et d'Ali dont nous connaissons les sentiments et les sensations (souvent de frustration) et malgré l'élimination des symboles de la colonisation, malgré l'avènement du "bleu blanc vert", vert, couleur duelle de l'espérance et de l'islam....